

## WESTERN

« **Quand la légende est plus belle que la réalité, imprimez la légende** » (citation extraite des dialogues de L'Homme qui tua Liberty Valance de John Ford).

Lorsqu'il quitta son domicile cette nuit-là au volant de son pick-up Dodge Lester Steward, journaliste au Minneapolis Star and Tribune, avait pour but de rejoindre le site des Black Hills lieu historique de la bataille de **Little Big Horn**. Il avait été nourri depuis sa tendre enfance aux longs métrages de John Ford, Raoul Walsh et autres Anthony Mann ainsi qu'aux exploits de leurs acteurs fétiches John Wayne, Gary Cooper et James Stewart. Mais il avait aussi pour aïeul un soldat ayant appartenu au légendaire 7<sup>ème</sup> de cavalerie, en partie anéanti dans les circonstances tragiques du 26 juin 1876, dont il gardait précieusement dans son portefeuille un vieux portrait où il était photographié portant son uniforme.

Bien entendu l'Amérique d'aujourd'hui avait bien évolué depuis l'époque épique et sauvage du Far West mais la légende restait profondément ancrée dans l'histoire du pays et il ne tenait qu'à lui de la faire renaître. Pour ce faire il avait proposé à son Rédacteur en chef de faire un reportage in situ du conflit et de ses répercussions un peu comme s'il s'était agi de la guerre au Vietnam. Déjà bien documenté sur le sujet, il avait choisi pour cela d'utiliser le mode du podcast comme s'il était en quelque sorte un reporter plongé au cœur des événements.

Lorsqu'il arriva de bon matin sur les lieux Lester posta une première communication :

### Episode 1 : Le site de la bataille

Chers auditeurs me voilà arrivé sur place. Je suis au cœur des Black Hills ou collines Noires. Il s'agit d'une chaîne de montagnes située entre la partie occidentale du Dakota du Sud et l'extrémité orientale du Wyoming. Le nom de Black Hills est traduit littéralement du Lakota, un dialecte sioux. Il vient du fait qu'elles apparaissent sombres quand on les observe d'une certaine distance, en raison de leur couverture arborée.

La présence d'Amérindiens sur place est attestée dès 7 000 ans avant l'ère chrétienne. Les Arikaras s'y seraient installés vers les années 1500, suivis par les Cheyennes, les Crows, les Kiowas et les Pawnees. Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Lakotas arrivent du Minnesota et en chassent les autres tribus, revendiquant cette terre, qu'ils surnomment les « montagnes noires », pour eux-mêmes. Les premiers colons trouvent l'expression les « collines noires », plus facile à prononcer et réduisent ainsi ce qui était des montagnes en des collines. Le traité de Fort Laramie de 1868 a reconnu les Black Hills comme appartenant aux Lakotas.

Je me saisis d'une poignée de cette terre sacrée et je ferme les yeux. J'imagine la valeur que lui attribuait ses occupants pour qui elle représentait le centre du monde.

### Episode 2 : Retour aux sources

Parcourons l'histoire pour mieux comprendre les événements : à partir du début des années 1870 un conflit couve entre le gouvernement américain et les amérindiens. En 1874 une expédition d'exploration a été conduite à la demande des autorités dans les terres sacrées des Black Hills car des gisements aurifères y ont été découverts. Ils sont tout de suite très convoités. Dans un premier temps on a cherché à endiguer les vagues de chercheurs d'or mais sans véritablement persévérer et, avec un certain cynisme, il a été jugé plus efficace de convaincre les sioux de vendre leur territoire. Ces derniers ne l'ont pas entendu ainsi. Ils ont opposé une fin de non-recevoir à la proposition qui leur a été faite et donc, finalement, les négociations ont échoué. De ce fait il a été logiquement décidé de recourir à la force. A dire vrai, à Washington, moult politiciens n'ont pas cessé d'intriguer dans ce sens. En conséquence un ultimatum a été lancé pour chasser les autochtones de leur territoire avec la menace de mettre en branle des moyens militaires si nécessaire. Signe d'une aggravation des tensions depuis le printemps 1876, il a été demandé à l'état-major d'élaborer un plan d'action

pour aboutir au résultat souhaité. C'est ainsi qu'au début de l'été trois colonnes de cavaliers convergent vers les campements des Amérindiens afin de les déloger.

### Episode 3 : Faisons connaissance avec les principaux protagonistes :

Côté américain le plus connu d'entre eux est **George Armstrong Custer**. Cet officier supérieur de la cavalerie a 36 ans au moment des faits. C'est un personnage haut en couleurs. Il est ambitieux et affiche un passé particulièrement tumultueux. Insubordonné et se désintéressant des études il est sorti en 1861 bon dernier de sa promotion de cadets de West Point. Son indiscipline l'a conduit par deux fois devant la cour martiale, c'est dire. Pourtant sa fougue au sein des divers régiments de cavalerie auxquels il a été affecté pendant la guerre de Sécession et notamment ses charges héroïques, comme à Gettysburg, lui ont fait rapidement grimper les échelons si bien qu'à la fin de la guerre il a accédé au grade de général de brigade. Le conflit étant arrivé à son terme, l'armée fédérale qui était de 1,5 millions d'hommes a cependant été réduite à 30 000 soldats et Custer a dû temporairement reprendre son grade ordinaire de capitaine avant d'être fait lieutenant-colonel du 7<sup>ème</sup> régiment de cavalerie, dans l'attente de retrouver du galon.

Si vous compulsez la presse de l'époque, George Armstrong Custer y apparaît comme un personnage plutôt controversé : héros très populaire pour le citoyen de base, son audience est nettement plus partagée parmi ses pairs où d'aucuns considèrent qu'il est bien trop souvent emporté par sa fougue et qu'il ne fait pas preuve d'un sens stratégique très élaboré. Si vous vous rapportez aux portraits photographiques diffusés dans les principaux quotidiens, Custer y affiche le plus souvent une apparence sûre et déterminée. Son regard est perçant, sa posture confine à de l'arrogance mais on ne peut nier qu'il dégage par ailleurs un romantisme quasi sauvage que vient renforcer sa longue chevelure blonde.

Côté Amérindiens, parmi les principaux adversaires du gouvernement américain ressortent deux personnages charismatiques, soudés par leur opposition à la rupture des traités. La première place est indéniablement occupée par **Sitting Bull**. Ce chef de tribu sioux né au début des années 1830 jouit d'un statut privilégié au sein de son peuple. De fait il est considéré comme un quasi saint homme (« holy man »). Cette réputation est loin d'être totalement usurpée. Les rares témoins qui ont pu rencontrer Sitting Bull ont rapporté qu'il dégageait une authentique spiritualité se traduisant par une constante recherche de compréhension de l'univers et un souci permanent de faire profiter son peuple de ses « pouvoirs infinis » (sic). Pour compléter le portrait il ne faut pas omettre qu'en tant qu'« homme médecine » (selon la terminologie indienne) il n'a pas vocation à participer directement à des activités guerrières. Pour ce faire il s'appuie sur ses chefs de guerre dont le redouté **Crazy Horse**, autre personnalité majeure.

**Crazy Horse** est membre de la tribu des Lakotas Oglalas. Il appartient à la prestigieuse société guerrière des « Porteurs de Chemises ». Outre qu'il peut se prévaloir de nombreux faits d'armes sanglants au cours desquels il a fait preuve d'un sens tactique aigu, son apparence ne manque pas de semer la terreur parmi ses ennemis. Il peint la foudre sur son visage et le grêle sur son corps et s'accroche un faucon rouge naturalisé dans ses cheveux qu'il laisse dénoués. Mais en vérité ce n'est pas un monstre sanguinaire. S'il se grime ainsi c'est principalement pour effrayer ses ennemis et conjurer les esprits. Ses congénères le tiennent en haute réputation de courage et de générosité et ils le respectent profondément. Lors d'un partage de butin il se fait un point d'honneur à ne rien garder pour lui, à part les armes de guerre.

### Episode 4 : au cœur de la bataille

Je me trouve actuellement sur la colline où reposent les stèles du 7<sup>ème</sup> de cavalerie pour vous conter la suite. Transportez-vous au matin déjà brulant du 25 juin 1876. Le lieutenant-colonel Custer quitte son cantonnement à la tête de sa colonne de cavaliers, bannières claquant au

vent. En raison de la chaleur il a enveloppé sa légendaire veste de daim à franges à l'arrière de sa selle. Il lance fièrement un « En avant ! » traduisant sa confiance inébranlable dans son destin. N'a-t-il pas récemment déclaré : « Il n'y a pas assez d'indiens dans le monde pour vaincre le 7<sup>ème</sup> de cavalerie ». ?

Il se trouve à la tête de l'une des 3 colonnes envoyées par le général Terry pour débusquer les amérindiens. Celle conduite par le général Crook a été défaite le 17 juin à la bataille de Rosebud mais Custer ne le sait pas, ce qui complique la situation. Ses éclaireurs l'ont informé de l'existence d'un camp composé de sioux et de cheyennes, alliés pour la circonstance. Dans le feu de l'action, Il prend immédiatement la décision d'attaquer.

Avec le recul on peut se demander pourquoi une telle précipitation alors qu'il connaît mal le terrain et qu'il n'a pas pu évaluer les forces en présence. D'aucuns ont pu dire qu'il était dominé par sa haine des Indiens. C'est sans doute aller vite en besogne. Précisons : ce n'est pas lui mais le général Sheridan qui aurait prononcé la phrase « un bon indien est un indien mort ». A dire vrai Custer est non seulement respecté par ses troupes régulières mais il est aussi très apprécié de ses scouts indigènes dont il aime la compagnie. Par exemple il partage souvent un repas avec eux à la bonne franquette. En revanche son désir de gloire ne paraît jamais suffisamment assouvi et dans le cas présent il craint que l'ennemi ne lui échappe.

Alea jacta est. Face à Custer les tribus sont menées par les chefs Sitting Bull et Crazy Horse. En prévision du combat, Custer divise ses forces en plusieurs groupes (une première erreur ?) : celle du commandant major Marcus Reno, celle du capitaine Frederick Benteen et Custer lui-même avec l'effectif restant de 216 hommes. À l'arrière demeure le train avec les munitions.

Selon le plan d'attaque qui a été arrêté il s'agit de prendre le camp amérindien en tenaille en l'attaquant simultanément de plusieurs côtés.

15h25 : Le premier groupe à prendre l'initiative est celui du major Reno conformément aux ordres de Custer. Ces dernières sont données sans connaissance de la taille du village et de sa localisation exacte. Elles consistent à d'attaquer les Amérindiens et à les forcer à se battre. Custer promet aussi le soutien de tout le régiment si besoin. Les forces de Reno traversent donc la rivière Little Bighorn. Pendant ce temps, Custer longe les collines pour prendre le village sur son flanc. Les deux groupes n'ont alors plus aucun contact visuel. Arrivé proche de l'ennemi, Reno réalise alors que les Sioux et les Cheyennes sont présents en force et ne s'enfuient pas. Il ordonne à ses troupes de mettre pied à terre et de prendre une formation de tirailleur. Ses hommes commencent donc à tirer sur le village (selon certains récits, ils tuent plusieurs femmes et enfants). Les Amérindiens, dont on imagine aisément l'émoi, ripostent brutalement et se retournent vers Reno qu'ils menacent rapidement de déborder. Ce dernier n'a pas reçu, comme convenu, le soutien de Custer. Il ordonne à ses cavaliers de se remettre en selle et de se retirer dans un sous-bois. Les Sioux et Cheyennes dirigent un feu nourri sur les nouvelles positions des soldats et tentent de mettre le feu aux buissons pour les déloger. Ajoutant à la confusion qui s'installe chez les soldats, Reno émet ordres et contre ordres : il ordonne d'abord à ses hommes de monter à cheval puis de mettre pied à terre puis de remonter à nouveau. Enfin, il donne ensuite l'ordre de la retraite en se dirigeant vers le haut d'une colline.

Tout ceci crée un chaos indescriptible. Imaginez le bruit des sabots et les hennissements des montures effrayées, le fracas des culasses des carabines Springfield, les cris des blessés, les ordres qui fusent et les hurlements des guerriers indiens qui s'encouragent tout cela se fondant dans un effrayant tumulte. Pour éclaircir les faits on sait aujourd'hui que le major Reno a probablement été saisi de panique en raison de la mort brutale de son éclaireur amérindien, mortellement blessé d'une balle dans la tête alors qu'il se tenait près de son chef, et dont le sang a éclaboussé son visage. A partir de là ses ordres deviennent incohérents et il perd le contrôle de ses troupes.

Finalement, alors que les survivants du bataillon de Reno commencent à creuser des trous de protection, un groupe d'Amérindiens, parmi lesquels Crazy Horse, aperçoit les troupes de

Custer depuis la crête d'une colline. Ils rassemblent leurs blessés et retraversent la rivière pour protéger le village.

16h10 : Custer atteint une butte près du village. Il a besoin de reconnaître le terrain et de trouver un gué. Il envoie un messenger ordonnant à Benteen de le rejoindre rapidement et d'apporter avec lui des munitions (rien ne viendra). Soudainement, il prend conscience à son tour de l'étendue du village qui lui fait face et du nombre considérable d'Amérindiens qu'il aura à affronter. C'est un des plus grands villages indiens jamais rassemblé dans les Plaines, couvrant près de 5 kilomètres sur les rives de la Little Big Horn. Il compte plus de huit mille personnes, dont plus de trois mille guerriers. Il y a là des Oglalas, des Hunkpapas, des Cheyennes, un groupe d'Arapahos, et même, des Santees revenus du Canada. Bref, c'est une coalition majeure que Custer va devoir affronter. Il divise une nouvelle fois son bataillon en deux ailes (encore une erreur bis repetitam ?) : l'aile gauche, sous son commandement et l'aile droite, sous celui du capitaine Keogh. Le régiment se regroupe au complet sur Calhoun Hill. La suite du plan se déroule ainsi : il laisse l'aile droite de Keogh se déployer sur la crête, pendant que lui-même et l'aile gauche partent à la reconnaissance d'un gué.

A ce stade et en l'absence de reporter de terrain, les détails du combat à venir entre les Amérindiens et le bataillon de Custer deviennent largement spéculatifs.

17h-18h20 : Venant du village, les Amérindiens traversent à nouveau la rivière pour se porter contre les forces de Custer et celles de Keogh. Ils débordent l'aile droite de Keogh qui s'effondre vers 17 h 45. Pendant ce temps, l'aile gauche américaine est, elle aussi, brisée.

Le dernier carré de cavaliers américains succombe, probablement vers 18 h 15. Cet épisode dramatique de la bataille de Little Bighorn est destiné à devenir célèbre dans les années futures sous le nom de « La dernière résistance de Custer » (Custer's last stand). Nul doute que Custer et les siens qui se sont constitués en demi-cercle, tels les derniers carrés de la Vieille Garde à Waterloo et ont abattu leurs chevaux pour se protéger ont vu leur mort arriver. A 1 contre 10 ils sont submergés par le nombre et ne peuvent échapper à leur sort.

Bien qu'ayant entendu au loin des tirs nourris vers 16 h 20, Benteen n'est pas venu au secours de Custer. Il s'est concentré sur le renforcement des troupes éprouvées de Reno. Indigné de l'inaction de ces derniers, le capitaine Weir tente de se porter à la rencontre de Custer vers 17 heures. Il aperçoit à la jumelle des cavaliers sioux et cheyennes tirant sur des formes au sol. Il en déduit qu'il s'agit des guerriers achevant les derniers blessés du peloton décimé de Custer.

18h30 : La bataille principale aura duré 3 heures. Les cadavres des soldats du 7<sup>ème</sup> de cavalerie jonchent le sol. Après l'anéantissement des forces de Custer, les combats se poursuivent jusqu'au crépuscule et reprennent même une partie du lendemain.

Le 26 juin, une colonne américaine sous le commandement du général Terry s'approche de la Little Bighorn. Les Amérindiens lèvent alors leur camp et se dirigent vers le pied des monts Big Horn. Après s'être assurés que les troupes de Terry ne les poursuivent pas, ils organisent de grandes fêtes nommées Pow Wow pour célébrer leur victoire.

#### Episode 5 : La légende du général Custer

Selon vous chers auditeurs le 25 juin 1876 était-il un beau jour pour mourir ?

La citation : "C'est un beau jour pour mourir" provient des amérindiens qui, selon l'usage, expriment ainsi un remerciement. La vie nous offre tant de choses que cela nous suffit. Tout ce qui peut venir encore est bienvenu, certes, mais on remercie l'univers pour ce qu'on a reçu.

Dès son achèvement la bataille fait l'objet d'une commission d'enquête : mise en cause de Reno en raison de son comportement pendant les combats (finalement disculpé) et de Custer lui-même qui, tout à son audace irréfléchie, n'aurait pas su attendre l'arrivée du général Terry avant d'attaquer le village indien. Custer a aussi été critiqué pour avoir divisé ses forces (d'abord entre 3 bataillons et le train de munitions puis en fractionnant son propre bataillon) en

se basant sur une reconnaissance insuffisante du terrain. Les différentes unités se seraient ainsi retrouvées inutilement dispersées.

Finalement, le mythe va l'emporter sur la réalité. Sans Waterloo la légende de Napoléon n'eût pas été complète et sans Little Big Horn Custer n'aurait été qu'un massacreur de plus. C'est pourquoi cette bataille homérique occupe une si grande place dans notre culture. Le théâtre, le cinéma et les médias papier n'ont cessé de contribuer depuis cette date fatidique à la célébrité mondiale de Custer et de ses adversaires (Sitting Bull en tête) en magnifiant l'épisode de « la dernière bataille ».

Sachez, mes chers concitoyens, pour mesurer l'impact de George Armstrong Custer dans l'inconscient national qu'il est la personnalité sur laquelle le plus de livres ont été publiés à ce jour, après le président Abraham Lincoln. L'engagement du 25 juin 1876 est également la seconde bataille américaine la plus étudiée après celle de Gettysburg.

Pour illustration la nouvelle de Custer's Last Stand est parvenue à New York le 4 juillet 1876. L'événement est relaté par le New York Herald. Il y est écrit que les hommes de Custer « sont morts aussi grandiosément que les demi-dieux d'Homère ». Par la suite le mythe du « Last Stand » est propagé à travers plusieurs canaux. Tout d'abord, la veuve de Custer, Libbie écrit des livres et des articles louant la valeur de son mari. Sa campagne en fait « une question très délicate pour tout écrivain ou officier militaire de critiquer Custer » à l'époque, a écrit l'historien Gene Smith. Par ailleurs dans les années 1880, le Wild West Show de Buffalo Bill et d'autres imitateurs reconstituent le Last Stand avec un succès populaire généralisé. Sitting Bull lui-même participe à certaines des reconstitutions en jouant son propre rôle. Enfin le mythe du « Last Stand » a gravé notre imaginaire national avec pour argument que les Américains s'étaient défendus contre des « hordes agressives » d'Indiens représentant une sauvagerie qui était bien au-delà de la civilisation quoiqu'ils étaient originellement les premières nations présentes sur notre territoire.

#### Episode 6 : Où les véritables victimes ne sont pas celles que l'on croit

Savez-vous ce que deviennent les vainqueurs amérindiens une fois la bataille terminée ?

Sitting Bull a peu de temps pour se remettre. Il est poursuivi par l'armée américaine et est forcé de s'enfuir au Canada où il se réfugie dans la province de la Saskatchewan. Les autorités canadiennes, notamment la Police montée du Nord-Ouest, le protège, lui et ses hommes, des troupes américaines. Elle les aide à échapper à leur vengeance mais aussi à survivre à la disparition des bisons qui font l'objet d'un véritable massacre de l'autre côté de la frontière.

Puis le chef sioux finit par jeter l'éponge. Lui et son peuple se rendent en 1881 à Fort Buford (Dakota du Sud). Après deux années d'emprisonnement, il est conduit à la réserve de Great River. Par la suite, intégré presque malgré lui dans le recyclage désolant de la légende du Far West, il participe au Wild West Show de Buffalo Bill en 1885 aux États-Unis et au Canada. Puis il passe les dernières années de sa vie dans la réserve indienne de Standing Rock.

En 1889 et en 1890, la danse des esprits, forme de spiritualisme, se répand sur les réserves sioux. Les danses avaient pour objectif de favoriser l'arrivée d'un sauveur de la cause amérindienne. Sitting Bull apporte son soutien moral aux danseurs. Il ne fait pas partie du mouvement mais il se porte garant de la liberté religieuse. Les fonctionnaires fédéraux interprétèrent cette tolérance comme un appui sans réserve et, par précaution, le général Nelson Miles ordonne l'arrestation de Sitting Bull.

La fin est dramatique. En décembre, le gouvernement charge Buffalo Bill d'un message visant à mettre en œuvre l'arrestation. Cependant, Buffalo Bill arrive saoul à la réserve et l'opération est retardée. Le 15 décembre 1890, au matin, des policiers indiens, agissant pour le compte des autorités, encerclent sa maison. L'un d'eux entre, le réveille et lui ordonne de le suivre. Sitting Bull accepte mais s'habille auparavant, s'arme d'un revolver qu'il cache dans ses vêtements et alerte ses femmes. La police indienne avait l'intention d'agir vite pour ne pas

provoquer d'émeute. C'est alors que le fils de Sitting Bull le traite de lâche et l'encourage à résister. D'autres membres de la réserve accourent. Sitting Bull se débat et un policier lui tire une balle dans la nuque. Outre Sitting Bull et son fils, sept partisans et cinq policiers vont perdre la vie ce jour-là et seule l'arrivée de la cavalerie sauve la police indienne de l'extermination.

Le destin de Crazy Horse n'a pas grand-chose à envier à celui de Sitting Bull. Après la victoire, il a été contraint de séparer ses troupes de celles de Sitting Bull, car leurs chevaux respectifs nécessitaient de grandes quantités d'herbe. Il part s'installer sur les bords de la Rosebud River pendant que Sitting Bull, en transit vers le Canada, est parti chasser le bison. En janvier 1877 Crazy Horse est directement pris à partie par l'armée. Il parvient à prendre la fuite, profitant d'une tempête de neige. Mais les membres de sa tribu, affamés et malades, sont démoralisés.

Au terme de ce long hiver, les Oglalas sont à bout de force et cernés par des milliers de soldats réguliers et d'éclaireurs amérindiens (un événement similaire sera retracé dans le célèbre film de John Ford « Les Cheyennes »). Se voyant dans l'impossibilité de passer la frontière canadienne, influencé par son peuple et par des Indiens qui viennent des réserves pour le convaincre de les rejoindre, Crazy Horse se rend en mai à Fort Robinson dans le territoire du Nebraska avec près de 900 membres de sa tribu. Au moment de sa reddition, des centaines et même des milliers d'Indiens se rassemblent et chantent sur son passage.

Dans la réserve, les agents américains créent des dissensions entre les différents chefs qui, jaloux de sa réputation, propagent des rumeurs destinées à lui nuire. Peu après, les Américains demandent à Crazy Horse de les accompagner et de les servir comme éclaireur pour faire la guerre contre les Nez-Percés enfuis de leur réserve. Crazy Horse refuse dans un premier temps, puis finit par accepter. Cependant, un interprète mal intentionné déclare que le chef sioux souhaite « tuer tous les Blancs ». Ceci ne manque pas d'inquiéter le général Crook qui annonce désirer le rencontrer. Crazy Horse est conduit dans un bâtiment du fort. Il pense pouvoir y trouver Crook et s'expliquer avec lui quand il s'aperçoit qu'il s'agit d'un piège et qu'il se trouve dans une prison. C'est alors qu'il tente de s'échapper et sort un couteau qu'il avait gardé caché sur lui. Mais le soldat de garde lui enfonce sa baïonnette dans l'abdomen. Crazy Horse est porté sur un lit et meurt dans la nuit, entouré de ses parents, le 5 septembre 1877. Ses derniers mots sont : « Mon père, je suis grièvement blessé, dis au peuple de ne plus compter sur moi ». Son corps est rendu à ses parents qui l'enterrent dans un lieu tenu secret, quelque part dans la vallée de Wounded Knee.

### Episode 7 : Epilogue

Méditons cette déclaration du capitaine Robert Carter 4<sup>ème</sup> régiment de cavalerie : « Il n'y avait jamais eu de guerre où le soldat (officier ou troupier) avait si peu à gagner et tant à perdre. Il n'y avait jamais eu une guerre qui, comme celle-ci, n'avait rien qui puisse rendre le soldat fort et brave, hormis son devoir de soldat ».

Cruelles conclusions : le général Sherman s'est servi de cette défaite pour obtenir plus de crédits pour l'armée et Grant, alors président, l'a utilisée pour ralentir une enquête sur des faits de corruption au sein de son gouvernement, enquête au cours de laquelle Custer avait auparavant témoigné. On ne peut donc que constater que la bataille a été en partie instrumentalisée.

Finalement, à l'issue de mon reportage, bien qu'ayant eu un ascendant décédé au cours de la bataille, je dois dire que je ne ressens aucune sympathie particulière pour le général Custer. Je considère simplement que sa destinée individuelle et celle de mon aïeul se sont dissoutes dans le flot tumultueux de l'histoire. Je doute de même que cette sanglante bataille, quoique victorieuse, eut pu avoir un impact déterminant sur l'avenir de la nation Sioux. Le destin de deux peuples s'est indéniablement croisé en ce jour funeste. Celui des amérindiens dont Little Big Horn fut le chant du cygne et celui des émigrants, fondateurs d'un nouveau pays, dont la marche en avant n'aura guère été ralentie par ce qui au bout du compte, et au-delà du mythe, ne fut qu'un épisode transitoire, presque oublié, écrasé par la marche folle des civilisations.

Le soir venu, son reportage achevé, triste mais heureux d'avoir pu faire œuvre de mémoire, Lester Steward reprit le volant de son pick-up et s'en retourna en direction de Minneapolis.